

mandaient d'y vivre tranquilles, d'y faire, comme les anges gardiens, beaucoup de bien sans être vues.

Si l'on savait la biographie intime des 127 femmes ingénieurs, des 27,700 teneuses de livres, des 64,000 clavi-graphistes et des 888 femmes journalistes des Etats-Unis, on constaterait que beaucoup d'entre elles ont dû vaincre des répugnances instinctives, pour accepter ces situations et en faire le gagne-pain de leurs vieux parents ou de leurs petits enfants.

Ce n'est pas leur faute, c'est le malheur des temps.

Comment dès lors pourrait-on les blâmer de se préparer à ces situations nouvelles et de se rendre, par l'instruction, aptes à les remplir?

—Tu penses qu'il faut craindre pour elles la science?

—Pourquoi?

—A cause de leur légèreté naturelle, dis-tu.

La réponse est fausse, ou pour le moins exagérée. Et si elle était vraie, ça ne justifierait rien. Quand un cerveau est léger, ce n'est pas en le gardant vide qu'on le rend plus grave. La science étant un perfectionnement, elle est voulue par Dieu, et pour tous. Je sais bien qu'elle peut enorgueillir, mais c'est là un abus, et l'abus n'est pas inouï chez les hommes eux-mêmes. Ce n'est pas pour la femme en particulier que saint Paul dit: "scientia inflat".

—La femme instruite n'a plus d'affection, elle vit trop par l'esprit et pas assez par le cœur?

C'est possible, et si c'était poussé à l'excès, ce serait aussi monstrueux que l'état d'un homme vivant trop par le cœur et pas assez par l'esprit. Mais en supposant la femme instruite capable d'oublier un peu d'amour dans l'amour-propre de sa science, quel si grand mal y aurait-il? Pour n'en avoir pas assez oublié, souvent il lui est advenu tant d'avaries! Et tant d'hommes avec elles en ont souffert!

En tout cas, tu as raison de dire que la lutte est commencée — se continue plutôt — entre les féministes et leurs adversaires. Tu verras que ses phases les plus acerbes naîtront de

malentendus, d'équivoques, d'exagérations fâcheuses de part et d'autre et de gros mots. Certaines femmes revendiqueront à grand bruit des allures et des libertés compromettantes, et crieront aux droits lésés et à l'esclavage antique, parce qu'on leur aura conseillé de ne pas coudoyer les hommes, dans la promiscuité des affaires publiques, dans l'ornière éblouissante de la politique, et de ne pas tourner à la Louise Michel. Certains hommes s'indigneront, comme d'un bouleversement radical des sexes, d'entendre la femme parler d'autre chose que de chiffons, casseroles et pot-au-feu, de la voir écrire un article de revue, d'ailleurs inoffensif, et de ne pouvoir la confiner dans son boudoir, comme au temps des païens on confinait dans leur gynécée les matrones romaines. On se battra autour de la question, on s'arrachera les cheveux, — peut-être dans tous les sens.

Pour remettre les choses au point, on verra intervenir celui qui a déjà réhabilité la femme: le catholicisme; pas de protestantisme, qui en fait la servante de son maître; pas la libre-pensée, qui la jette dans les hasards du divorce et arrache de son front les honneurs de la maternité, pour la couronner des jouissances de l'amour libre.

Seulement, quand le catholicisme résoudra la question, on aura vu dans les deux camps bien des excès: d'un côté, des célibataires hargneux et des maris autocrates, comprimant les libertés intellectuelles et féminines les plus innocentes; de l'autre, des Jacobins en jupe, des pastorettes et des Catos, donnant dans tous les ridicules et toutes les métamorphoses.

Et ce sera triste à voir, tous les éclopés d'une bagarre où l'on avait droit de compter sur plus d'égards mutuels.

C'est à de pareils combattants qu'il faudrait rappeler l'observation psychologique fort suggestive de Pascal. Elle pourra peut-être te servir dans tes polémiques de journaliste. Prends-là.

"Quand on veut reprendre avec utilité et montrer à quelqu'un qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité; mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on ne se fâche pas de ne point tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies."

Que de chicanes, mon cher, on éviterait, si on procédait de cette façon!

Que gagnerions-nous, par exemple, l'un et l'autre, toi de te fâcher en écoutant, et moi de te dire: ta comparaison entre la presse anglaise et la presse française est absolument fausse, tu te trompes, c'est absurde, tu dis des bêtises? J'y gagnerais de passer pour un imbécile, et toi de t'ancrer plus au fond de ton erreur. Mais, quoi que je pense, je ne te dirai rien de tel. D'abord, parce que ça me fait plaisir de te voir étudier cette question, devenue pleine d'actualité pour toi; et ensuite, parce qu'en effet le journalisme anglais, par le côté que tu l'envisages, est bien supérieur au journalisme français.

Le journal sert d'habitude à un double rôle: il est l'organe de l'opinion, ou l'instrument de la publicité. Il apporte des idées, ou il fournit des informations; il est le porte-voix des rédacteurs et prêche leurs théories, ou il est l'écho des affaires des bruits du monde; il fait de la propagande, ou il fait de la réclame.

Comme réclame et comme publicité, tu as raison: le journal anglais l'emporte sur l'autre. Mais conclure de là à une supériorité absolue, indique que tu n'as pas considéré l'autre côté de la question.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que moins un peuple a d'idées, et plus il aime la réclame; et si, par ailleurs,